



La promenade

Écrit par Anthony Jauneaud le 16 juillet 2013.

D'après un thème suggéré sur Twitter par @darknemo :

« People are strange », de la chanson de The Doors.

.

Marion me racontait à quel point la chimiothérapie avait été rude lorsque nous l'avons aperçu : il marchait sur le bas-côté de l'autoroute, le pas peu assuré, sans doute bourré. Marion m'a ordonné de m'arrêter, j'ai obtempéré.

Il n'avait pas fait attention aux phares ou à mes coups de klaxon. J'ai mis les warnings et j'ai avancé vers lui, en longeant prudemment la glissière de sécurité. Il y avait peu de voitures, sans doute à cause de l'heure tardive. Nous n'étions plus très loin de la maison, quelques minutes à peine. J'avais envie de pisser. L'homme ne répondait toujours pas. J'ai touché son dos, il s'est retourné brutalement et m'a poussé. Je ne m'y attendais pas et je suis tombé sur le goudron. En levant la tête, je n'ai vu que ses jambes, ses bras et son torse ; son visage était hors de portée des phares. Mais son t-shirt blanc était couvert de sang.

C'était sans le moindre doute François Brétecher, le boulanger. Ça m'est revenu lorsque le gendarme prenait ma déposition. Marion

rouspétait, répétant que c'était de ma faute avant tout. Pourquoi je m'étais arrêté ? Pourquoi j'étais allé emmerder ce type bizarre ? J'ai gardé le silence, comme d'habitude. Qu'est-ce que vous voulez dire dans ces cas là ?

J'ai décrit ce que j'avais vu, en long, en large et en travers. Les gendarmes posaient les mêmes questions, revenaient, s'échangeaient. Au bout d'un moment, je ne savais plus réellement à qui j'avais parlé et à qui je n'avais pas parlé.

Deux heures après tout ça, j'ai pu finalement rentrer chez moi. Marion, qui avait appelé son frère pour qu'il vienne la chercher, dormait déjà dans notre lit. J'ai fini sur le canapé, à zapper sans même regarder la télévision.

On vivait dans un petit village où tout le monde se connaissait. François était un type normal, sans histoire... Et lorsque j'ai pensé à ça, je me suis dit que je ressemblais à un voisin témoin d'un crime. Ceux qu'on voit à la télévision dire : « Non, vraiment, il amenait ses enfants à l'école, je le croisais tous les jours. C'est incroyable. »

Un boulanger couvert de sang, ça ne courait pas les rues. Les flics ne m'avaient pas dit grand-chose sur ce qu'il s'était réellement passé.

Je me suis assoupi et vers sept heures, j'ai entendu Marion m'appeler. Il y avait les médicaments à préparer. Son petit-déjeuner sur

un plateau, j'ai grimpé les escaliers pour la servir. Après avoir avalé ses pilules, elle m'a jeté le reste du jus d'orange au visage. J'ai nettoyé les draps et j'ai pris la route du collègue.

Mon téléphone a sonné pendant les cours de l'après-midi mais je n'ai pas décroché. Les élèves et moi, on était sur une autre planète, bien loin de ma leçon sur le mur de Berlin. Dans la salle des profs, tout le monde était réuni autour d'un journal.

« Mathieu, tu vis à Montlouis ?

– Oui, pourquoi ?

– Tu savais que ton boulanger avait tué toute sa famille ? »

J'ai pris un instant pour accepter la nouvelle, je me suis assis ; quand les autres ont compris que j'étais au courant, ils m'ont assailli de questions.

La veille au soir, lorsque les gendarmes m'ont laissé partir, je suis monté dans la voiture et j'ai remis en place le rétroviseur. J'ai senti quelque chose sur ma main. Du sang séché. J'avais touché le t-shirt du boulanger et je ne m'en étais même pas rendu compte. En rentrant, je me suis lavé les mains pendant de longues minutes, en frottant comme un fou ma paume.

« Un type normal, sans histoire...

– C’est fou quand même, c’est fou de faire ça !

– Parfois avec les élèves, ça m’arrive d’avoir des pensées noires comme ça, tu sais, d’en prendre un et de l’étrangler pour calmer les autres.

– Tu sais qu’il y a des chances pour qu’ils t’encouragent ? »

L’agitation... les questions... Tout cela dura une bonne semaine. On en parlait partout. Des cars de journalistes ont débarqué et ils interrogeaient tout le monde : les habitués, les passants, le maire, la maîtresse d’école du petit dernier. Dans notre collège, il y avait le fils aîné, 15 ans. Parcours sans intérêt, sans vagues. Notes moyennes. Aucune absence injustifiée. Silencieux.

Une balle dans la tête, une balle dans le cœur.

François était toujours en cavale. On disait l’avoir vu aux Pays-Bas, on disait l’avoir vu prendre l’avion. Il avait passé sept heures à côté d’une femme terrorisée sur un vol Paris-New York. Il avait été pris en auto-stop à Strasbourg et à Nice.

Marion, elle, se plaignait encore davantage de toute cette agitation. Au repas de famille du dimanche, tout le monde m’a accusé de l’avoir laissé filé, ce soir en question, sur l’autoroute. Sa mère a dit que j’aurais du l’écraser, lui rouler dessus. Marion a rigolé. C’était bien de la voir heureuse, même si tout autour d’elle il n’y avait que des gens

détestables. Elle a pris ses pilules vers 16 heures, et est allée faire une sieste. J'ai détaché la chienne et nous sommes allés nous promener dans la forêt. À quelques kilomètres du village, un petit sentier nous menait vers un bois longé par l'autoroute, qui serpentait tout près. C'était le reste d'une vieille forêt avec de grands arbres robustes ; des troncs tombés il y a cent ou cinquante ans partout, couverts de mousse ; le feuillage touffu le rendait sombre, peu praticable et parfait pour une balade au calme. Pas de gamin en vélo, pas de joggeurs, pas de campeurs.

La chienne adorait ces promenades – le reste du temps, elle était enfermée. Marion ne l'aimait pas. C'était nouveau bien sûr, puisque c'était elle qui l'avait voulue. J'avais rapidement plié face aux arguments imbattables comme « je vais me balader avec elle et ça me fera du bien » qui s'étaient bien transformés en « fais taire ta chienne ! »

Elle a commencé à aboyer. Très fort. Très longtemps. J'ai couru vers elle. Elle m'attendait au pied d'un grand arbre où François était pendu. Sa tête était légèrement trop en avant ; il s'était jeté d'une branche, sa nuque n'avait pas supporté le poids

J'ai attaché la chienne et je suis monté à l'arbre. Je n'avais pas fait ça depuis des années, c'était étrangement vivifiant. Sentir l'écorce, la sève, les petites éraflures du bois contre la peau. J'ai déchiré mon short à un endroit, au-dessus du genou. Marion allait hurler. Une fois sur la

branche, j'ai fait ce que je pouvais pour détacher la corde solide mais le nœud était impeccable.

À force de sauter à pieds joints sur la branche, elle s'est cassée. Je me suis rattrapé comme je pouvais mais François, lui, a dégringolé et s'est étalé, comme une poupée de chiffons. Il était là depuis quelques jours. Il sentait, mais pas autant que je l'aurais imaginé.

Entre deux troncs, j'ai creusé avec mes mains dans la terre meuble et les feuilles pourries. J'ai fait ça pendant une demi-heure. Attachée à un autre arbre, la chienne n'arrêtait pas d'aboyer et de gémir. J'ai porté François et je l'ai fait glisser entre les arbres morts. Son visage n'exprimait plus rien et il portait encore le t-shirt. Le sang était devenu noir.

« Pourquoi tu as fait ça ?

– Tu sais, les gens parfois te traitent mal et tu dois agir. Tu dois te réveiller.

– Mais tes enfants ? Ils n'avaient rien fait tes enfants ?

– Est-ce que ça vaut la peine pour eux de vivre sans leur mère et sans leur père ? Je ne crois pas Mathieu. Je ne crois pas. »

On a pris une minute pour réfléchir à ce qu'il venait de dire.

« C'était dur de les tuer ?

– Pas vraiment. C'est bizarre comme ça ne correspond à rien. Tu appuies sur une gâchette, à l'autre bout quelqu'un n'existe plus. C'est

comme débrancher une prise. C'est comme débrancher son grille-pain.

– J'ai toujours pensé que c'était plus difficile que ça.

– Pas du tout. »

J'ai passé ma main sur son t-shirt.

« Et le sang ?

– C'est rien. »

J'ai recouvert le corps de terre et de feuilles. La chienne a suivi, péniblement. Elle tirait sans arrêt sur sa laisse. Impossible de savoir si c'était parce qu'elle avait envie de retourner là-bas dans le bois, ou si c'était par peur de rentrer à la maison.

FIN

À propos de Mâche Fiction : L'idée derrière Mâche Fiction est de concevoir un espace où partager avec les lecteurs. Le matin, nous vous demandons sur Twitter un mot, une histoire ou un thème, et le soir, vous avez une histoire. Simple, non ?

À propos de l'auteur : Anthony Jauneaud est auteur, *narrative designer* pour le jeu vidéo, et scénariste pour la télévision. Il a notamment travaillé chez Ubisoft.

Sinon il y a [Monkey Moon](#) où il est designer, [Merlanfrit](#) où il parle jeux vidéo et d'autres choses à retrouver sur [son site](#).

Retrouvez d'autres fictions sur le site de [Mâche Fiction](#).

Suivez-nous [@machefiction](#) sur Twitter, contactez-nous par [mail](#).